
JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

P A R I S.

Ce 9 Mai 1818.

L'absence de Talma et de M^{lle}. Duchesnois, la retraite de Fleury, la démission de M^{lle}. Levert..... Que de motifs d'alarmes pour les amateurs ! Mais tout est compensé dans la vie : le début de Potier à la Porte-Saint-Martin, fait une heureuse diversion à leurs regrets, et tout Paris voudra revoir et applaudir le transfuge des Variétés.

~~~~~

*La Promesse de Mariage ou le Retour au Hameau* qu'on annonce à l'Opéra-Comique, est de deux auteurs connus par de grands succès et de grands revers. La musique est le début d'un jeune homme.

~~~~~

Les Montagnes que l'on vient d'élever dans le jardin de Tivoli ont 620 pieds de longueur, 50 de pente et 36 de largeur. Trois chars contenant chacun deux personnes rouleront en même temps. Au milieu on a construit un pont sous lequel les chars passeront.

*

Extrait du Discours prononcé par M. le vicomte le Prévost d'Iray, sur la tombe de M. Louis Philpon de la Madelaine, Intendant des finances, honoraire, de Son Altesse Royale MONSIEUR.

« Privé de ses emplois, *M. de la Madelaine* chercha des adoucissemens à ses disgraces, et des consolations durables dans le commerce des Muses; il parut donc assez tard dans la carrière des lettres, où venoient de l'entraîner la force et l'ascendant irrésistible des événemens qui avoient changé la face de la France. Mais toute la chaleur, tout le feu de sa première jeunesse sembloient s'être conservés chez lui comme en dépôt. A la vivacité de ses saillies, on le prit pour un jeune débutant; à la maturité des fruits qu'il cachoit sous des fleurs, on reconnut un sage.

Sa mémoire n'étoit pas moins ornée que son esprit étoit cultivé; sa conversation, souvent vive et animée, étoit toujours instructive. Doné d'une gaité douce et d'une imagination brillante, il fut essentiellement homme de goût. Libre de toute entrave, il n'eut pas besoin d'imiter soit Panard, soit Favart qu'il sembloit prendre pour modèles; mais, par la correction, par la pureté de son style, il se plaça à-peu-près à une égale distance de l'un et de l'autre. C'est Ovide, Tibulle et Catulle surtout, qui furent ses premiers maîtres. En effet, plein de la lecture des anciens, il donnoit à ses productions, même les plus légères, une couleur classique; il y sut imprimer son propre cachet.

Ses romances, ne craignons pas de prononcer ce mot, ses chansons si connues, si chantées dans la capitale et dans les provinces, sont, pour la plupart, des espèces d'hymnes consacrés aux dieux des plaisirs délicats, de véritables odes anacréontiques. S'il a tant de fois touché avec succès la lyre d'Apollon, ou bien, dans ses momens de distraction, fait entendre quelques chants bachiques, ce n'est point Bacchus, ce ne sont point les Muses et leur chef qui l'inspirent le plus puissamment, ce sont toujours les Grâces elles-mêmes auxquelles il a sacrifié toute sa vie.

Jeté de bonne heure dans les cercles brillans du grand monde, *M. de la Madelaine* fut particulièrement homme de bonne compagnie; il joignoit à la simplicité, à la franchise du citoyen obscur et paisible qui a su trouver dans la retraite ses plus douces habitudes et ses plaisirs les plus vrais, le ton et les manières de l'homme familiarisé avec les usages de la

Il étoit resté
de l'ancien
à-la-fois la

Depuis 1810, l
à ce doyen d
avoient les vers
nous en avo

Les fleurs sont
de tout temps.

parure, pour e
lever les autels

folâtrie, voyoit
l'horreur

es parfums dans d
tout des victimes;

pleinement parées
sacées aux colon

voient à récréer la
quelques-unes de c

se renouvellent
est des époques

sont jonchées de fl
de parer le front

anique bien plus
Grèce et l'antique

me, à-la-fois inno
sions des gens ric

escaliers même sor
rares; eù un mot,

pas sans saveur,
couvertes des prése

Les fleurs, si ch
exclusivement à pa

urent souvent un
cupation dans la

aimables recluse
pour exprimer leu

quels on fait vul
ont que le me

cour. Il étoit resté au milieu de nous comme un monument vivant de l'ancienne urbanité française. Il savoit allier, entre-mêler à-la-fois la fleur de l'esprit et la fleur de la galanterie. »

Depuis 1810, le *Journal des Dames* a dû plusieurs articles à ce doyen des chansonniers. Dans son dernier envoi se trouvoient les vers qui ont été imprimés dans le N^o. du 25 avril; nous en avons d'autres qui paroîtront incessamment.

~~~~~

### L E S F L E U R S .

Les fleurs sont un ornement si agréable et si naturel, que de tout temps on en a fait usage pour accroître l'éclat de la parure, pour embellir les palais et les chaumières, et pour décorer les autels des dieux. Les anciens, livrés au culte de l'idolâtrie, voyoient ruisseler le sang dans leurs temples; pour diminuer l'horreur de ce spectacle, ils imaginèrent de brûler des parfums dans de riches cassolettes, et d'orner de fleurs le front des victimes; les prêtresses et les nouvelles mariées étoient également parées de couronnes odoriférantes; des guirlandes enlacées aux colones du temple ou suspendues à sa voûte servoient à récréer la vue des spectateurs et à flatter leur odorat. Quelques-unes de ces coutumes subsistent encore de nos jours et se renouvellent dans des circonstances à-peu-près pareilles; il est des époques où nos rues, ordinairement si fangeuses, sont jonchées de fleurs; la rose et la fleur d'oranger continuent de parer le front et le sein des jeunes épouses; et l'hiver, quoique bien plus rigoureux dans nos contrées que dans la Grèce et l'antique Italie, ne fait qu'accroître ce genre de luxe, à-la-fois innocent et coûteux. Dans cette saison, les vastes salons des gens riches sont émaillés comme un parterre; leurs escaliers même sont décorés des fleurs les plus vives et les plus rares; en un mot, leurs bals seroient sans élégance et leurs repas sans saveur, si leurs cheminées et leurs tables n'étoient couvertes des présens de Flore.

Les fleurs, si chères aux amans et aux poètes, ne servent pas exclusivement à parer les uns et à inspirer les autres; elles procurent souvent un adoucissement dans le malheur, et une occupation dans la captivité. Combien de pauvres prisonniers et d'aimables recluses n'ont eu d'autre langage que celui des fleurs pour exprimer leurs peines et leurs esperances! Les turcs, auxquels on fait vulgairement honneur de ce procédé ingénieux, n'ont que le mérite de l'avoir conservé, mais il n'ent sont

point les inventeurs ; il a existé dans la plus haute antiquité ; on l'a trouvé établi dans les parties de la Chine où l'on a pénétré, dans le nouveau monde, et même chez les peuples les plus barbares. Quelle est la jeune fille qui ignore le sens attaché à la couleur d'un ruban, et l'amant qui ne connoisse le prix d'un bouquet porté par sa belle ? Les Brésiliennes et notamment les dames de Rio Janeiro, malgré les nouveaux usages apportés d'Europe depuis quelques années, n'ont point renoncé à celui d'exprimer leurs sentimens par le langage mystérieux des fleurs. Lorsqu'un étranger a eu le bonheur de plaire à l'une d'entre elles, aucun mot, aucun signe ne lui révèle la tendresse qu'il a su inspirer ; elle attend pour la lui faire connoître, qu'il vienne faire une visite dans la maison ou que le hasard le conduise sous ses fenêtres ; alors, embusquée derrière une jalousie qui la cache foiblement, elle laisse tomber un gros bouquet aux pieds de l'heureux étranger, elle l'arrose en même temps d'une pluie d'eau de senteur. Ce signal devient celui de sa félicité, mais malheur à lui s'il ne le comprend pas ou s'il le néglige ! Le cœur qui n'avoit pas craint de laisser deviner sa tendresse, se ferme à jamais aux douces illusions de l'amour, et la femme la plus tendre devient une ennemie d'autant plus implacable qu'elle suppose qu'on la méprise ou qu'on lui préfère une rivale !

\*\*\*\*

VOYAGE DE M. GALOVNIN, CAPITAINE DE VAISSEAU DE LA MARINE IMPÉRIALE DE RUSSIE, CONTENANT LE RÉCIT DE SA CAPTIVITÉ CHEZ LES JAPONOIS, PENDANT LES ANNÉES 1811, 1812 ET 1813, ET SES OBSERVATIONS SUR L'EMPIRE DU JAPON ; suivi de la *Relation du Voyage de M. Ricord, capitaine de vaisseau de la marine impériale de Russie, aux côtes du Japon en 1812 et 1813* ; traduit sur la version allemande ; par J. B. — B. Eyriès. (1)

L'époque où les Japonais ouvroient leurs ports aux Européens, est déjà éloignée, et leurs mœurs, décrites par le missionnaire Charlevoix (1736), ont dû éprouver de grands changemens. Ainsi, ce que M. Galovnin a été à même d'observer, est précieux.

Il avoit été chargé par son gouvernement de reconnoître une partie de l'Archipel des îles Kouriles ; malheureuse-

(1) Deux volumes in-8°. , l'un de 396, l'autre de 452 pages ; avec un portrait et une carte ; prix : 14 francs ; à Paris, chez Gide fils, libraire, rue Ste.-Anne, n°. 20.

ment un officier russe, nommé Chvostoff, avoit depuis peu commis des déprédations dans une de ces îles, qui appartient aux Japonois.

Bien accueilli d'abord, lorsqu'il alla à terre pour se procurer des vivres, M. Galovnin fut arrêté avec deux de ses officiers et quatre matelots. Vainement il objecta que les attaques de M. Chvostoff avoient été faites de son autorité privée, qu'il n'appartenoit point à la marine impériale, mais à la marine marchande, et qu'un souverain aussi puissant que l'empereur de Russie n'auroit pas employé de petits moyens s'il eût eu l'intention de commettre des hostilités.

Les habitans des îles Kouriles parmi lesquels se trouvoit M. Galovnin, portent des robes à la japonoise, longues et très-amples, avec des manches courtes, et des torbas ou bottes de peau de phoque.

Le commandant japonois ne pouvoit pas s'imaginer que les Russes fussent venus dans un autre dessein que celui de piller; il finit cependant par régaler notre voyageur de thé, de tabac à fumer et de saki, liqueur blanchâtre qui se fait avec du riz.

Chez le principal commandant, M. Galovnin fut régalaé de riz, de poissons dans une sauce verte, d'autres mets savoureux dont il ne connoissoit pas les ingrédiens, enfin de saki; ce qui n'empêcha pas qu'au sortir de l'audience, on lui liât et à ses compagnons, les mains derrière le dos. « Les Japonois, dit-il, sont d'une adresse merveilleuse à cette opération, et l'on pourroit croire qu'il existe chez eux des règles pour garotter; car nous étions tous liés de la même manière: les liens étoient noués, entrelacés aux mêmes endroits, placés à la même distance; ils passaient autour du cou et de la poitrine; nos coudes se touchoient presque, et nos mains étoient fortement serrées l'une contre l'autre. Chacun de nous avoit un conducteur particulier qui tenoit le bout de la corde, et de plus un soldat armé à ses côtés.

« . . . . On nous conduisit dans une maison où l'on nous offrit du riz, mais nous n'avions nulle envie de manger; ensuite on nous fit entrer dans une chambre autour de laquelle on nous rangea de manière que nous ne pouvions pas nous toucher l'un l'autre. Les bouts de nos cordes furent noués à des crampons de fer placés dans les murs à cet effet. »

Pour gagner les frontières de l'Empire, il falloit faire un long trajet. « Non-seulement, dit M. Galovnin, les comman-

ns la plus haute antiquité  
de la Chine où l'on a pe  
même chez les peuples les  
le qui ignore le sens attaché  
nt qui ne connoisse le prix  
Brésiennes et notamment  
s nouveaux usages apportés  
ont point renoncé à celui  
age mystérieux des fleurs.  
r de plaire à l'une d'entre  
révèle la tendresse qu'il a  
e connoître, qu'il vienne  
e hasard le conduise sous  
re une jalousie qui la  
gros bouquet aux pieds  
ême temps d'une pluie  
i de sa félicité, mais  
il le néglige! Le cœur  
sa tendresse, se ferme  
ur, et la femme la plus  
plus implacable qu'elle  
préfère une rivale!

\*\*\*\*

TAINE DE VAISSEAU DE  
SSIE, CONTENANT LE  
S JAPONOIS, PENDANT  
3, ET SES OBSERVA-  
suivi de la *Relation du*  
*le vaisseau de la marine*  
*Japon en 1812 et 1813;*  
J. B. — B. Eyriès. (1)

at leurs ports aux Eu-  
s mœurs, décrites par  
ont dû éprouver de  
M. Galovnin a été à

nement de reconnoître  
ouriles: malheureuse-

autre de 452 pages; avec  
à Paris, chez Gide fils,

dans , mais aussi les habitans des villages que nous traversions , nous traitoient très-bien. A notre entrée et à notre sortie , nous étions entourés d'une foule d'hommes , de femmes et d'enfans , que la curiosité de nous voir rassembloit ; mais jamais nous n'avons eu à nous plaindre de la moindre offense ni de la moindre raillerie de leur part. Tous , et particulièrement les femmes , nous regardoient d'un air affligé , et sembloient compatir à nos maux. Si nous demandions à boire , ils cherchoient à l'envi à nous satisfaire. Plusieurs sollicitoient de nos gardes la permission de nous régaler ; s'ils l'obtenoient , ils apportoient du sakï , des confitures , des fruits , et toutes sortes de choses. Les commandans nous envoioient quelquefois de bon thé et du sucre.

« Les villages Kouriles , dit M. Galovnin , sont la plupart petits , ne consistent qu'en cabanes sans jardins potagers ni vergers , et ont en général un aspect misérable. Il n'en est pas de même des villages japoноis ; ils sont grands et ont des rues régulières. Toutes les maisons y sont en bois , mais très-jolies. Chacune a son jardin , quelques-unes ont aussi des vergers. Les Japoноis nous ont souvent dit qu'ils pourroient construire des maisons en pierre , mais que les fréquens tremblemens de terre les en empêchoient. Une propreté admirable règne dans les rues et dans les maisons. »

Lorsque les prisonniers arrivèrent dans la ville de Chakodade , « tout le monde , dit M. Galovnin , fut d'une retenue exemplaire. Après avoir suivi pendant un demi-verste une rue longue et très-étroite , nous tournâmes à gauche par une rue transversale qui nous conduisit dans la campagne. Nous aperçûmes alors sur une hauteur le bâtiment qui nous étoit destiné pour demeure. C'étoit un hangar dans lequel il y avoit des loges en pièces de bois , de la grosseur d'une poutre. »

Le riz et les raves tenoient lieu aux prisonniers Russes , comme aux Japoноis , de pain et de sel : on leur donnoit en outre du poisson frais et salé , frit et bouilli ; des soupes faites avec différentes herbes sauvages ou avec des pâtes. Les poissons étoient frits dans l'huile de pavot.

Les simples soldats même , quand ils sont de garde , lisent presque continuellement. « Cela , dit M. Galovnin , ne nous plaisoit guère , parce qu'ils faisoient la lecture tout haut et d'une voix chantante , à peu-près comme on lit les psaumes chez nous aux enterremens. Avant d'y être accoutumés , il

étoit impossi-  
de leur pays.  
leurs guerres a  
des Japo  
N'avant ni papi  
Galovnin ima  
Survenoit-il que  
un grand  
marchettes ; l'évé  
à un fil noir  
remarquable ,  
je faisois le  
mon uniforme.

Enfin l'ordre d  
arriva. Cet  
vous vivez da  
climat étranger  
retourner dans  
joie. Vous , M  
compagnons , vous  
atteint le but  
de joie. Voi

La joie des  
sincère. La  
nombre plusieurs  
dit-on , un p  
acceptés de  
pême ; mais nou  
faits pour l

Le 6 octobre  
derrière nou  
présens  
voyage , consis  
de sakï , un  
raves , etc. Te  
autres que nous  
nous souhaitere  
deux ans de

nous étoit impossible de fermer l'œil pendant la nuit. L'histoire de leur pays, la relation de leurs querelles entr'eux et de leurs guerres avec les peuples voisins, sont les lectures favorites des Japonais. »

N'ayant ni papier ni encre, ni rien qui pût y suppléer, M. Galovnin imagina un journal d'une espèce singulière. « Survenoit-il quelque chose d'agréable pour nous, je faisais, dit-il, un grand nœud à un fil blanc que je tirois de mes manchettes ; l'événement étoit-il fâcheux, le nœud se faisoit à un fil noir de ma cravate ; se passoit-il quelque chose de remarquable, mais qui dans le fond n'étoit ni triste ni gai, je faisais le nœud à un fil de soie verte de la doublure de mon uniforme. Je repassois souvent les nœuds en revue. »

Enfin l'ordre d'élargissement si vivement et si long-tems désiré, arriva. Cette pièce étoit ainsi conçue : « Depuis trois ans vous vivez dans une ville frontière du Japon, et sous un climat étranger ; maintenant vous allez jouir du bonheur de retourner dans votre patrie ; cet événement me comble de joie. Vous, M. Galovnin, comme le plus âgé de vos compagnons, vous avez eu le plus de souci ; mais enfin vous avez atteint le but qui fait votre contentement, cela me comble aussi de joie. Vous savez maintenant que les loix de notre pays interdisent tout commerce avec les étrangers, et ordonnent d'éloigner leurs bâtimens de nos côtes ; faites connoître ces dispositions quand vous serez de retour dans votre patrie. Je vous souhaite à tous une bonne santé. »

« La joie des Japonais, dit M. Galovnin étoit réellement sincère. La veille de notre départ on apporta dans notre chambre plusieurs caisses remplies de vases de laque ; c'étoit, nous dit-on, un présent des interprètes pour les livres qu'ils avoient acceptés de nous avec la permission de l'autorité suprême ; mais nous savions fort bien que ces présens nous étoient faits pour le compte du gouvernement. »

« Le 6 octobre, à midi, l'on nous conduisit tous au rivage ; derrière nous marchoit une troupe de gens portant nos effets, les présens que nous avions reçus et les provisions du voyage, consistant en cinquante sacs de riz, quelques barils de saki, une grande quantité de poisson frais et salé, des raves, etc. Tous les Japonais que nous connoissions et d'autres que nous ne connoissions pas, nous dirent adieu et nous souhaitèrent un bon voyage. Notre captivité avoit duré deux ans deux mois et vingt-six jours, durant lesquels

nous n'avions entrevu que depuis six mois l'espérance de retourner dans notre patrie.

Le lendemain plusieurs magistrats japoноis, nos interprètes et un académicien avec lequel nous avons eu des relations, vinrent nous rendre visite sur notre bâtiment. Nous les régalâmes d'eau-de-vie de France et de liqueurs. Ils ne voulurent accepter de nous que quelques livres et des gravures en présent. Pendant que les personnes en grade se tenoient avec nous dans la chambre, le pont de la corvette étoit couvert de Japoноis. Des soldats, des gens de toute espèce, des femmes même étoient venues pour voir un bâtiment russe. Quand les employés du gouvernement nous quittèrent, tout ce monde se précipita dans la chambre. Nous ne fûmes tranquilles qu'au coucher du soleil.

Le 8 octobre, nous ouvrîmes par curiosité une des caisses que l'on avoit apportées à bord quand nous y étions venus. Nous y trouvâmes, à notre grande surprise, tous les objets qui nous appartenoient, tels que linge, argent; en un mot, tout, jusqu'à des boutons. Nous trouvâmes même les morceaux d'un miroir rassemblés dans un petit sac, avec un billet contenant des excuses de ce que le miroir s'étoit cassé en chemin, parce que l'on ignoroit comment il falloit s'y prendre pour faire voyager des choses si fragiles. Les Japoноis ne connoissent pas les miroirs de verre; ils en ont de métal si bien polis qu'ils ne le cèdent guère aux nôtres. »

~~~~~

M O D E S.

La gaze et le crêpe sont les étoffes que les modistes emploient le plus souvent. Les couleurs ne changent point; on porte toujours du rose, du blanc, du lilas et du jaune citron. Beaucoup de chapeaux sont bordés de biais de gaze; et un nombre presque aussi considérable a sur le bord de la passe une garniture de rubans de gaze, plissés à plis ronds. Ces rubans sont presque toujours écossais. On n'employoit dans l'origine que de très-petites fleurs pour former des cordons; maintenant il y a des cordons de grappes de lilas; d'autres sont composés de grosses roses. Soit en cordon, soit en paquet, les roses se portent ordinairement sans feuilles.

~~~~~

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1730.

Chapeau a

(1730.)



Chapeau de Crêpe. Spencer de Rejus.

x mois l'espérance de re-

japonois, nos interprètes  
avons eu des relations,  
bâtiment. Nous les ré-  
liqueurs. Ils ne voulu-  
livres et des gravures en  
en grade se tenoient avec  
la corvette étoit couvert  
de toute espèce, des  
voir un bâtiment russe.  
t nous quittèrent, tout  
e. Nous ne fumes tran-

curiosité une des caisset  
d nous y étions venus  
surprise, tous les objets  
e, argent; en un mot,  
ouvâmes même les mor-  
petit sac, avec un billet  
miroir s'étoit cassé en  
nent il falloit s'y prendre  
ragiles. Les Japonois ne  
e; ils en ont de métal  
e aux nôtres.»

es que les modistes em-  
s ne changent point; on  
du lilas et du jaune  
bordés de biais de gaze;  
able a sur le bord de la  
aze, plissés à plis ronds.  
cossais. On n'employoit  
ars pour former des cor-  
ns de grappes de lilas;  
ses. Soit en cordon, soit  
inairement sans feuilles.

gravure 1730.

JOURN

I

Le Journal paroît  
le 13, avec deux  
fr. et 36 fr. pour

En 1802, a été  
publiés et de Voit  
mes, 18 N<sup>os</sup>. par

La conspiration  
ordie et péniblem  
one, empruntée à  
este imitation de  
ouvrages que celui-  
occupée par la trou

Les Bonnes For  
la ville. Le person  
e n'est pas la fau  
alent.

On a ajouté une  
poudre d'avoir été  
rat, s'écrie-t-elle,  
bonne voiture! —  
Potier dans le Caf